

CHRISTIAN OSTER

LOIN  
D'ODILE

*suivi de*

A propos de Christian Oster  
de Jean-Claude Lebrun



LES ÉDITIONS DE MINUIT

© 2001 by LES ÉDITIONS DE MINUIT  
7, rue Bernard-Palissy, 75006 Paris  
[www.leseditionsdeminuit.fr](http://www.leseditionsdeminuit.fr)

En application des articles L. 122-10 à L. 122-12 du Code de la propriété intellectuelle, toute reproduction à usage collectif par photocopie, intégralement ou partiellement, du présent ouvrage est interdite sans autorisation du Centre français d'exploitation du droit de copie (CFC, 20, rue des Grands-Augustins, 75006 Paris). Toute autre forme de reproduction, intégrale ou partielle, est également interdite sans autorisation de l'éditeur.

ISBN 2-7073-1735-7

Exagérons. Disons qu'il fut un temps, pas si éloigné, du reste, où je vivais avec une mouche.

Ce n'est pas une métaphore. C'était une vraie mouche, et, quant à prétendre que je vivais avec elle, qu'on me pardonne, mais, à l'époque, j'ignorais ou j'avais oublié que l'existence de ce diptère n'excède jamais quarante-huit heures. En outre, vivant fort peu depuis nombre d'années – nous y viendrons –, il était parfaitement vraisemblable que j'eusse, confronté à une mouche – j'entends une mouche opiniâtre, bien sûr, une mouche solidement installée dans sa brève persistance de mouche, car je n'ignorais pas, malgré tout, que certaine brièveté présidait à ses jours –, éprouvé la sensation que je partageais sa vie, ou qu'elle partageait la mienne. Ou encore, pour dire les choses au plus près, qu'occupant tout ou partie de mon domicile, au gré de ses incessantes explorations, elle y défendait son territoire avec une telle constance que le moins que je pusse faire, dans ces conditions, de son point de vue, du moins, était de l'accepter, ou de l'adopter, en tout cas de la traiter avec

tous les égards dus à la résidente qu'elle se proposait d'être, dont elle revendiquait clairement le statut, et ce dans le respect des droits qui lui échouaient en tant que telle.

Il n'en était rien, bien sûr. A cette mouche, je n'avais pas l'intention de reconnaître le moindre droit. Au vrai, je ne l'avais jamais aimée et je n'entendais nullement la ménager. Je n'avais pas voulu, certes, quand elle était entrée chez moi, la reconduire tout de suite au-dehors, persuadé que, en cette fin de novembre, par une température de cinq degrés, à Paris, sa présence dans l'appartement était d'une telle incongruité qu'elle eût dû disparaître d'elle-même sous le seul effet du bon sens.

Par souci de réalisme, d'ailleurs, et faute de m'expliquer sa présence, je tentai bientôt de mettre de mon côté toutes les chances dont je disposais objectivement pour m'en défaire, et, pour commencer, à cette mouche surgie de je ne savais où, j'ouvris la fenêtre, et même les fenêtres, de façon qu'elle s'y engouffrât sans plus de retard et que, regagnant l'extérieur, elle m'apportât la preuve qu'elle n'était guère plus qu'une illusion et qu'elle n'eût jamais dû se trouver là où je l'avais vue la première fois, à savoir sur le bras de mon fauteuil, à deux de ses pas du journal intime que j'avais commencé de rédiger le jour même et dont elle menaçait, de ses pattes grêles, d'arpenter les toutes premières lignes.

Pourtant, quand j'eus refermé les fenêtres, elle était toujours là. Tandis que j'étais allé faire un tour dans les modestes profondeurs de l'appartement, le temps que de son côté elle voulût bien partir, elle était restée là, imaginai-je, sur le bras de mon fauteuil, à moins que de nouveau elle ne s'y fût posée au retour d'une brève excursion dans la cuisine, par exemple. J'émis, à ce stade, l'hypothèse qu'elle eût pu, par la température qui régnait, et recherchant plus encore le gîte que le couvert, faire le choix de se maintenir au chaud. Et, de fait, à la considérer sur le bras de mon fauteuil – j'étais resté debout, hésitant à m'y asseoir pour y reprendre mon journal –, peu active, en vérité, hormis le soin qu'elle prenait d'elle-même, se lissant ou se suçant les pattes – je refusai, pour m'en assurer, de chausser mes lunettes de récent presbyte, ne souhaitant pas lui accorder plus d'attention qu'elle n'en méritait –, je la jugeai plutôt satisfaite de son sort et résolue, m'apparut-il, à demeurer chez moi le plus longtemps possible, de façon, sans doute, à reprendre des forces – à moins, hésitai-je là encore, peu instruit que j'étais de manière générale sur les mouches, qu'elle n'eût tout bonnement pris le parti de s'y installer le temps qu'il lui restait à vivre.

J'ignorais tout, ou presque tout, je l'ai dit, de la longévité des mouches. Ignorance majeure, sans doute, s'agissant d'un domaine commun, mais qui, avec le recul, ne m'étonne guère. De

culture générale pauvre, je ne me suis, en outre, spécialisé dans presque rien. En fait, ma nullité dans maint secteur me désespère, mais, pour peu que je m'apprête à la combattre, j'en mesure immédiatement l'étendue et ce simple constat me décourage.

Cependant, refusant toujours de faire le moindre geste qui pût témoigner qu'à cette mouche je portais un quelconque intérêt, j'écartai fermement la possibilité que j'avais de m'éclairer tant soit peu sur ses us en allant consulter un de mes deux ou trois dictionnaires. Je repris la rédaction de mon journal, tâchant d'ignorer l'animal, qui, nullement gêné par ma présence, attiré au contraire par ce que je supposais être mon odeur, ou celle de l'encre, passa du bras de mon fauteuil au dos de ma main droite, avec laquelle je tentais d'écrire. Subissant son intolérable progression sur l'insuffisante catapulte que constituait tel poil de ma main, qu'en trébuchant la mouche courbait sous son poids et duquel, en une problématique enjambée, elle ralliait tel autre poil, toujours à la limite de la chute, je n'avais, en dépit de l'agaçant chatouillis qu'induisaient ses exploits, pas le moins du monde envie de rire. A plusieurs reprises je la chassai, de ce même dos de la main qu'elle explorait, mais, quand elle consentait à n'y plus revenir, pour un temps, c'était pour se poser sur ma feuille, et de préférence sur une phrase, et souvent, même, sur celle que je m'efforçais de met-

tre en forme, de mes graphes maladroits dont elle venait ainsi compliquer la difficile description en enjambant mes jambages ou, encore, en venant frotter ses poils à ma plume, qui ne semblait pas lui faire plus d'effet que ça.

Je pris le parti, donc, le premier jour, de m'enfermer dans le salon, ou plutôt de l'enfermer, elle, dans la cuisine, en présence d'une table où subsistaient quelques miettes, de sorte que, disposant chacun d'une pièce, nous ne nous gênâmes plus. Nous passâmes ainsi une partie de la journée, chacun à notre affaire, et, quand je gagnai la cuisine pour le dîner, et que je l'y retrouvai, encore attablée devant les dernières miettes, j'avais oublié jusqu'à son existence. J'en pris de nouveau conscience, néanmoins, et l'enfermai cette fois dans le salon, où je la laissai pour la nuit.

Je passe sur le deuxième jour – je ne voudrais pas laisser –, mais, au troisième, elle était toujours là, et, au quatrième, un peu tendu, je me posai de nouveau le problème de son espérance de vie. Je consultai cette fois mes dictionnaires. En vain. Je ne m'étais, me dis-je, pas non plus spécialisé en matière de dictionnaires, et sans doute n'avais-je point fait ce qu'il fallait, dans ce domaine, pour me correctement lotir. Ne sachant trop que penser, donc, je m'avisai que la question était peut-être ailleurs, au fond, et qu'il pouvait s'agir d'une autre mouche. En effet, jusqu'alors, j'avais imaginé ma mouche seule. Au